

## LE CHAT SIMON

Juste après que Maman Pilar a sorti les poubelles et regagné avec volupté notre lit, je reprends vite ma place réservée : sur le dos, étendu de toute ma longueur, les quatre pattes en l'air, bien calé dans son moelleux sillon inter mammaire qui sent bon le Petit Marseillais. Je veux parler du gel douche, bien sûr ! Belle lurette que quiconque porte un caleçon – Marseillais, Breton, Castillan ou tout autre... – n'est plus passé dans son cœur, ne serait-ce qu'une nuit. J'en revendique donc la pleine et entière jouissance. Et m'abandonne comme tous les matins, avec délectation et sans retenue, entre ses seins maternels.

Plongé dans ma douce torpeur matinale, l'œil mi-clos, à demi conscient entre rêve et réalité, je savoure sans modération ses massages à deux mains – gratouillis entre les deux oreilles et sous le cou, extase garantie ! – lui prodiguant en retour mes

ronrons non-stop les plus tendres. Dieu que ça fait du bien, cette bouffée d'ocytocine dans les deux sens ! Mais aujourd'hui, d'humeur plus humaine que féline, je lui murmure un bonus à l'oreille :

— Ma-ma-man.

Déclaration qu'elle prend, à juste raison, pour une marque d'amour filial.

Je me félicite de compter aujourd'hui – comme quoi le travail finit toujours par payer ! – plusieurs mots à mon vocabulaire perso :

Miaouuyulio : ça, c'est mon nom...

Miaouyamina : celui de Yasmina, ma tendre tigresse...

Nion-nion-nion : quand je ne suis pas d'accord et qu'il n'y a pas à revenir dessus !

Ma-ma-man : exclusivement réservé à ma Gardienne d'amour, dans mes pics de transport affectif.

Et même si la prononciation n'est pas encore tout à fait au top, et que parfois ma langue fourche, je me fais très bien comprendre. C'est l'essentiel.

Si tous mes congénères ne sont pas aussi opiniâtres que moi pour essayer de coller au plus près de votre baragouin humain, encore moins de développer la rare faculté du « langage-regard », il serait temps quand même de remettre les pendules à l'heure en ouvrant une petite parenthèse : nous, félidés, traînons une réputation de bavards... totalement injustifiée. Nous sommes en réalité plutôt du genre taiseux – même si souvent nous n'en pensons pas

moins. Mis à part ceux dits de race – les « princes des chats », venus de Siam ou d'ailleurs –, il ne nous viendrait pas à l'idée de miauler entre nous pour ne rien dire. Nous ne vocalisons qu'à bon escient : lors des bagarres, en période de reproduction, de soins parentaux ou quand on a vraiment quelque chose d'important à signifier. Et si nous parlons parfois de façon intempestive, c'est seulement pour exprimer nos émotions : odes à l'amour, contentement, bien-être, peur, stress, malaises ou douleurs. Pas toujours facile, je l'admets, de se retrouver dans tout ça !

Pour renforcer nos liens sociaux et amicaux, nous avons recours à la trille, mélange de petits roucoulements miaulés, ou à de légers miaulements pour nous faire comprendre. Et en fonction des réponses que vous autres, humains, nous apportez dans votre langue – chinois, papou, quechua, langue des signes ou verlan –, nous mettons en place un langage unique entre nous et vous, j'insiste bien sur le mot « unique ». Et désolé si jusqu'à présent, pour éviter dialogues de sourds et quiproquos prises de tête, nous n'avons pas trouvé mieux que de nous répéter, lourdement et jusqu'à plus soif, pour imposer nos desideratas.

Quelques phonèmes récurrents et usuels maintenant pour vous y retrouver :

Ton autoritaire : maou ! Traduction : « J'ai la dalle. Allez, encore un chouia de blanc de poulet, espèce de rat ! »

Plaintif : miaouououou. C'est-à-dire « Ouvre-moi la porte de la chambre, s'il te plaît, ou le tiroir à chaussettes, ou la baie vitrée, que je puisse aller respirer sur mon balcon sécurisé... »

Dégoûté : mraaaaa ! « Ma litière sent la poiscaille, puirrr ! »

Et encore, agacé et impatient : maiii ! iiii ! « Lâche-moi le poil avec tes gratouillis, c'est l'heure de la sieste ! Je reviendrai vers toi quand ce sera le moment. » Ou aussi : « T'as encore oublié ? C'est l'heure de notre partie de cache-cache... »

Et le ronronnement dans tout ça ? Il nous sert à nous guérir, nous rassurer, un vrai automédicament ; à exprimer la tendresse... mais attention ! également la douleur. Un vrai « casse-noisettes chinois », comme dirait Maman Pilar.

Et j'oubliais le principal : notre ronron sert à vous apaiser, vous détresser, balayer vos idées noires, faire baisser votre tension artérielle... et vous éviter l'infarctus ! Certains scientifiques disent même qu'il atténue les effets du décalage horaire, d'autres qu'il évite les insomnies. À notre contact, sans le savoir, vous faites le plein de molécules protectrices pour votre système immunitaire. Un auteur, dont le nom m'échappe, a dit puiser dans nos ronronnements l'inspiration de ses œuvres. Le chaviez-vous ?

Sceptique ? Pour le vérifier, je ne saurais trop vous conseiller de vous mettre à la ronronthérapie !

Et les feulements alors ? C'est quand on sent un danger : en position d'attaque, recroquevillés sur

nous-mêmes, oreilles en arrière... prêts à dégainer nos armes griffues, pour impressionner ou affronter un ennemi potentiel. Mais aussi quand vous déversez – grands stressés que vous êtes – toutes vos angoisses de la journée sur nous, pauvres empathiques que nous sommes... N'oubliez jamais que notre bien-être est intimement lié au vôtre. On n'apprécie pas trop non plus vos sautes d'humeur ; donc, arrêtez de gueuler après nous pour un rien : on déteste les cris, ça écorche nos oreilles beaucoup plus sensibles que les vôtres. Alors, un petit conseil : zen, soyez zen ! C'est bon pour nos cœurs.

Parfois, nous émettons des ultrasons, langage codé que vous ne comprenez pas. Mais chut ! C'est notre jardin secret. Propriété privée, réservée seulement à de rares initiés. « Pour vivre heureux, vivons muet ! » : la vérité ne sort pas que de la bouche des enfants, mais aussi de celle de Maman Pilar !

Celui qui parviendra à faire un dico mistigris-français – ou toute autre langue étrangère – n'est pas encore né, chaque chat développant avec sa famille d'adoption son propre vocabulaire. Pour bien faire, il en faudrait un différent par foyer ! Quel est l'éditeur assez ouf pour se lancer dans pareille aventure ?

Et si certains jours il nous arrive, de vous casser, *Homo sapiens* champions des vocalises, un peu trop les oreilles, vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-mêmes : en nous adoptant, vous nous avez poussés à développer considérablement notre langage initial pour pouvoir communiquer avec vous.

Eh oui ! Toujours aux mêmes de faire tous les efforts du monde : car de votre côté, reconnaissez-le humblement, vous vous en battez un peu... les cordes vocales.

En espérant que ce petit cours de linguistique vous aura ouvert l'esprit et l'oreille, je referme la parenthèse. Voilà qui est fait.

Mais où en étais-je ? Ah oui... Depuis quelque temps, je bosse dur sur un nouveau mot, qui m'en fait voir de toutes les couleurs : « shahtoosh ». C'est Solange qui m'appelle comme ça. Solange, mon amie hôtesse de l'air du deuxième étage, au parfum de peau cataire bio à la puissance mille, qui met mes sens dessus dessous. Comme j'aimerais la surprendre en lui renvoyant le compliment !

Car pour ceux qui l'ignorerait, shahtoosh est la reine des laines, tissée avec le duvet du cou et du poitrail des antilopes tibétaines. D'une douceur incomparable, bien plus encore que le cachemire ! Et pourtant, de très loin moins soyeuse que mon poil de félidé, d'après Solange, et elle s'y connaît. Ah ! mon poil, sans fausse modestie de ma part, il en fait fantasmer des minettes !

Et justement, pas plus tard que ce matin, je croise ma fille de l'air avec sa valise cabine, de retour d'un voyage au Tibet. Dans l'émotion des retrouvailles, tout en me frottant à ses jambes, le mot « shah-toosh » sort, naturellement, clair et limpide, comme un cri d'amour.

Impressionnée, elle s'agenouille pour me caresser comme jamais, le plus tendrement du monde :

— Oublie ce mot synonyme de souffrance animale, Julio ! Maintenant, tu seras mon Tchirou !

En prenant soin de bien articuler :

— Mon Tchirou ! Tchi...rou, d'accord ?

Voilà qui ne me facilite pas la tâche. Pourquoi me donner un surnom encore plus charabiesquement imprononçable que le premier ? Aucun problème pour le rououou, c'est dans mon ADN... Mais pour le reste, accroche-toi ! Je sens d'ici la prise de tête. Moi qui ai déjà eu tellement de mal avec « shahtoosh » ! Et puis dans « shahtoosh », il y avait « sha »... Je me console en me disant que si la difficulté s'avérait insurmontable, je pourrais toujours m'en tenir à « chatoune », qui s'en approche beaucoup et qui fait désormais partie, après entraînement intensif, de mon vocabulaire.

Elle capte ma déception et prend le temps de m'expliquer :

— Le shahtoosh, je l'ai appris récemment, est une laine qui ne pouvait être obtenue qu'en tuant l'animal, le tchirou, une antilope tibétaine menacée et désormais protégée. Elle est aujourd'hui interdite à la vente et bannie du *dress-code* de tous les défenseurs d'animaux.

Je la remercie d'un coup de tête de me préférer vivant plutôt qu'en écharpe... même autour de son cou ! J'efface définitivement de ma mémoire ce « shahtoosh » sanguinaire, qui m'avait pourtant donné tant de fil à retordre. Mais j'oublie aussi pour

le moment « tchirou » – bien que ça me travaille quand même ! – pour adopter provisoirement le mot « chatoune », perle de langage de ma Gardienne d’amour. Chatoune, subtil mélange de tendresse et de douceur, si ronronnant à l’oreille... avec en plus le grand mérite de me laver de toute culpabilité.

Pour en revenir à mes progrès en langues étrangères, je vous avoue avoir plus de facilité à sortir les voyelles que les consonnes, trop teutoniques pour moi. Beaucoup trop éloignées de mes racines latines : c’est pas ma faute si j’ai tout pris du côté de ma mère, Mimi, d’origine napolitaine. Je les laisse donc sans regret à Einstein, mon châtelain de père.

Mais si j’en bave, je ne baisse toutefois pas les pattes ! Je me suis même mis, depuis un moment déjà, au « minnie mouse », la langue des souris. Enfantin : peu de vocabulaire, grammaire inexistante... Grisette, mon amie souris, est mon professeur. Et je dois dire que je peux déjà chicoter avec elle, sans problème, presque une conversation... En contrepartie, je lui donne des cours « langue de chat ». Mais, je m’en suis vite aperçu, son temps de concentration est réduit à la portion congrue : quelques secondes, pas plus ; après, elle décroche. Et encore, il faut qu’elle soit en forme. C’est pas une intellectuelle, j’y vais donc mollo, par étapettes. Je ne voudrais surtout pas lui provoquer un *burn out* du cerveau !

Essayez donc de vous y mettre, aux miaulements ! Un langage bien plus riche qu’on ne le croit, aux



nuances infinies. Certains maîtres, c'est vrai, s'en approchent. Mais s'ils tombent parfois juste sur un son qui veut dire quelque chose dans notre jargon, c'est toujours, croyez-moi, un pur hasard. D'autres, très sûrs d'eux, prenant la pose devant leur minou, se lancent dans des vocalises ridicules pour épater leurs amis après un dîner bien arrosé. Mais ils sont tellement à côté de la plaque que j'aurais du mal à détricoter leur verlan charabia. C'est un peu, vous savez, comme ces parents gâteux devant leur bébé, qui pensent communiquer avec eux à coups de « Areu, areu, areu ! »

Phonème codé du premier âge, dont on perd vite la signification. Essayez donc, vous, de traduire « areu ! »

Soudain, je flaire de loin l'enquiquineuse de service. Je veux parler de notre proprio, miss Dorothy Crumble en personne. Encore elle ! Même à travers la porte de la loge, mon odorat ne me trompe jamais, surtout en ce qui la concerne. Il faut dire que j'ai depuis peu un allié de taille, qui la précède dans l'air d'une bonne longueur d'avance : Giorgio de Beverly Hills, célèbre parfum ramené comme cadeau d'un voyage à Los Angeles par Margareth, sa meilleure amie. Mais qu'est-ce qu'elle peut bien nous vouloir, encore et toujours ?

J'aurais bien prolongé, moi, ce moment de tendresse en duo. Mais comme on ne peut jamais être tranquille, bien obligé de faire avec ou sans, au choix ! Ce qui finalement revient strictement au même...

— Ma qui sonne à la loche a cet hor ? s'inquiète Maman Pilar après avoir rapidement enfilé sa robe de chambre à fleurs d'hibiscus et passé le peigne dans ses cheveux en colère. Y espère c'est pas ouun castatrof ! Voilà, voilà, yé suis là ! lance-t-elle en allant ouvrir à la trouble-fête.

Bingo ! Ce sont les mules à houppette en plumes de cygne de miss Crumble que j'aperçois au loin, juste dans mon champ de vision. Pauvre cygne a oilpé ! comme dirait mon ami Cambronne. Rien que d'y penser, ça me donne froid dans le dos. J'adresse une demande expresse à mon patron saint François d'Assise pour le prier, si par miracle le *Cygnus* est encore de ce monde, de le protéger désormais de tous les plumassiers de la planète !

Dans un déshabillé en mousseline canari, sa couleur de saison, la Colorature, impeccablement maquillée et coiffée, entre d'autorité dans la loge comme un courant d'air parfumé. Mais que transporte-t-elle dans son mystérieux baise-en-ville en osier ? Peut-être quelques biscuits vitaminés pour moi, qui sait ? À l'avance, je m'en régale !

— Miss Crumble, ouun souçaï ? interroge Maman Pilar, intriguée.

L'autre, sur le qui-vive, en posant la petite mallette sur la table :

— Je voudrais vous entretenir d'un projet qui me tient très à cœur. Il est peut-être un peu tôt, mais ça ne pouvait pas attendre. Je suis venue vous parler du chat Simon...

— Chat Simone ? Encore oun pobre diable abandonné à placer dans oun bonne maison ? Tous ces criminiaux qui abandonnent leur animal, on devrait les mettre en prison !

— Vous voulez dire « criminels », Pilar... « Criminel » avec un « s »... c'est le pluriel de « criminel » sans « s » ! Essayez de ne pas l'oublier, comme ça je n'aurai plus à me répéter. *You understand my dear ?*

Sur un ton de reproche :

— Franchement... pour vous, suivre les cours de l'Alliance française, ça ne serait vraiment pas du luxe ! On en a déjà parlé, je crois. Et je suis même prête à participer financièrement, vous le savez. Ça donnera une plus-value à l'immeuble. Et je pourrais même le faire passer dans mes frais. Mais revenons à nos moutons, en l'occurrence à Simon, qui était loin d'en être un d'ailleurs...

Sa voix de colorature se fait soudain mielleuse :

— Remarquez, toutes vos petites coquilles de langage...

— Coquillettes ! rectifie Maman Pilar.

— Je disais donc... toutes vos petites coquilles de langage, ces petites perles plus ou moins fines, gorgées du soleil de votre Espagne natale, au fond, sont pleines de charme. Avec leur accent, elles apportent un peu de folklore dans l'immeuble. Et finalement, n'est-ce pas ce qui fait la belle couleur de notre nouvelle Europe, avec la richesse de ses

parfums et sa diversité ? Vous en êtes, Pilar, le plus bel exemple...

Mais pourquoi cette soudaine avalanche de compliments ? Je sens, gros comme une maison, débouler le service de taille à lui rendre. Comme d'hab ! Et si ce n'est pas ça, comme on dit vulgairement... je m'en fais greffer une paire ! Car pour le contraire, c'est trop tard : en ce qui me concerne, le mal est fait. Ah ! si seulement je pouvais revenir en arrière, pour être un jour l'heureux géniteur d'une petite boule de poils... L'idée ne m'avait jamais traversé l'esprit auparavant, mais depuis que j'ai rencontré Yasmina, la paternité me travaille. Bien que de nos jours mettre un chaton au monde ne soit pas de tout repos... et pour peu que la portée soit de neuf, miaou au secours ! C'est que la vie est devenue tellement compliquée... Et je ne suis pas du genre à lâcher ma progéniture dans la nature à la va-comme-je-te-pousse. J'ai heureusement pour moi le sens des responsabilités.

Je revois la tête catastrophée de Maman Pilar lors de ma première visite chez le vétérinaire :

— Mais votre Julio a déjà été castré, madame !  
Par contre, il n'est ni tatoué ni pucé...

Elle, comme si le ciel lui tombait sur la tête :

— Ma alors, il n'a plou de testicules ?

Elle aurait tellement souhaité, m'avouera-t-elle plus tard un soir de tendres confidences, que j'aie une portée avec l'élue de mon cœur :

— Pour élever un petit chaton qui te ressemble.

Elle a toujours été frustrée de ne pas m'avoir eu bébé, n'ayant pu donner la vie elle-même.

Et si mon vétérinaire pouvait pratiquer sur moi une opération chirurgicale réparatrice ? On fait tellement de progrès dans tous les domaines. Ça vaudrait peut-être le coup de se renseigner... Faudra lui poser la question à ma prochaine visite.

Miss Crumble, se posant avec élégance sur une chaise :

— Comme ça risque d'être un peu long, on va se faire une bonne tasse de thé pour réveiller en douceur nos cordes vocales. Je n'ai pas encore pris mon petit-déjeuner, ni fait mes vocalises : respect du voisinage oblige. Et trop parler à jeun risque de me casser la voix.

— Ma yé n'ai pas dou thé, seulement dou café ! se défend ma Gardienne d'amour.

Comme pour s'excuser :

— Dans mon pays, le café est plou populaire que le thé !

Miss Crumble ouvre alors la précieuse mallette. À l'intérieur, un délicat service en porcelaine à petites fleurs jaunes, assorti à son déshabillé de couleur printanière, pour la préparation du thé à l'anglaise.

— J'ai tout prévu, vous pensez bien ! Je ne bois que du Earl Grey de chez Fortnum & Mason. Tous les autres me rendent aphone, avec mycoses assurées à la clé.

Maman Pilar, en pointant du doigt la couronne royale sur la boîte :

— Fournisseurs de la reine d'Angleterre ! lance-t-elle, très impressionnée.

Et se dirigeant vers la cuisine :

— Yé vais de ce pied mettre l'eau dans la bouloire !

Mais la Colorature la stoppe net dans son élan :

— Surtout pas, malheureuse ! Votre bouilloire n'a pas la fonction température contrôlée comme la mienne. Mais deux casseroles remplies d'eau feront l'affaire, je m'occupe du reste... Et maintenant, ouvrez bien vos yeux pour la prochaine fois.

En poussant Maman Pilar vers un tabouret :

— Asseyez-vous ! Et prenez-en de la graine : je vais vous montrer comment on prépare le thé à la Crumble.

Elle met une première casserole sur la gazinière, à feu très fort, et la deuxième à toutes petites flammes.

Elle retourne ensuite sur ses pas dans la pièce principale pour aller chercher la mallette en osier qu'elle revient poser avec soin sur le plan de travail. Elle en sort avec précaution la jolie théière fleurie, une boîte de Earl Grey en feuilles, et une petite cuillère à thé en vermeil qu'elle pose à côté.

Maman Pilar vissée sur son tabouret :

— Ma porque deux casseroles ?

Miss Crumble, en diminuant encore un peu plus le feu sous la deuxième casserole :

— Pour réussir un bon thé à l'anglaise, il ne faut pas que l'eau bouille. Par contre, pour préchauffer

la théière, c'est indispensable. Maintenant, il faut surveiller comme le lait...

Maman Pilar ne lui laisse pas le temps de finir sa phrase :

— Sour lé gasss !

— Sur le feu ! l'expression, c'est « sur le feu » ! rectifie la Colorature, agacée, qui a une sainte horreur d'être interrompue.

Et retournant à sa préparation :

— Maintenant que l'eau bout, je préchauffe bien ma théière. Voilà qui est fait... Après l'avoir vidée, j'y mets trois cuillerées de feuilles de thé noir : une pour chaque dégustateur, plus une pour la théière...

Ne quittant plus des yeux l'eau de la deuxième casserole, elle poursuit pour elle-même :

— Voilà, c'est bon... je retire juste avant frémissement, idéal pour une bonne infusion. Je verse maintenant l'eau dans ma théière et je mélange le tout à l'aide d'une cuillère à thé.

Sa montre-bracelet en or jaune sous le nez :

— Je laisse infuser trois minutes, pas une seconde de plus...

Une fois le temps écoulé, dans un silence recueilli :

— ... et je mélange une deuxième fois.

Maman Pilar m'envoie un message d'impatience :

— *De eso va todo esto...*

Autrement dit : « Tout ça pour ça ! »

Puis, libérant un drôle de chapeau de son lien de cuir dans la mallette :

— Je couvre la théière d'un *tea-paddy* pour la maintenir à la bonne chaleur.

Enfin, à travers une petite passoire, elle verse le thé dans chaque tasse :

— Quelle belle couleur brun orangé foncé ! *Perfect* ! Goûtez, vous m'en direz des nouvelles.

J'entre dans la tête toute dégoûtée de ma Gardienne d'amour, qui déteste le thé, tout comme le champagne d'ailleurs. Ce n'est pas dans sa culture, et ça réveille ses aigreurs d'estomac.

Elles s'installent toutes les deux autour de la table, devant leur tasse en porcelaine fleurie.

— Vous voulez dou sucre ? propose Maman Pilar pour mieux faire passer le breuvage.

— Sacrilège ! s'emporte la Colorature. Ni sucre, ni miel, ni lait, ni citron... Crime de lèse-majesté, ça dénature le vrai goût du thé !

Pince-sans-rire :

— Et vous et moi sommes des puristes, n'est-ce pas, ma chère ?

Entre deux gorgées lentement savourées, elle enchaîne :

— Saviez-vous, Pilar, que les chats sont domestiqués en Égypte depuis plus de huit mille ans ?

Toujours très réactif à ce genre d'information erronée, je ne peux m'empêcher de passer *illico* en mode télépathie offensive directe, histoire de remettre, une fois de plus, les Westminster à l'heure.

Très concentré, je la toise, tout en restant poli :

— Miss Crumble, merci, je vous prie, de ne pas



inverser les rôles ! Vous voulez sans doute dire que vous autres, les humains, êtes domestiqués par les chats depuis plus de huit mille ans, c'est ça ?

Je vérifie que le message est bien passé. Elle me regarde, impressionnée. *Yes !* plus rapide qu'un Chronopost !

Maman Pilar me jette alors un regard des plus parlants :

— Mais, Julio, tu peux me dire quel rapport entre les chats et le thé ?

Je vous livre sa pensée comme je la reçois :

*¿Ma qué dice ella ? ; Comme un pelo de gato en el té !*

Ce qui correspond à l'expression bien de chez nous « comme un cheveu sur la soupe » à sa sauce espagnole, et je ne lui donne pas tort !

Réalisant qu'elle m'a vexé, la miss sort un biscuit vitaminé de la mallette.

En l'approchant du bout des doigts pour me le donner :

— Excuse-moi, Julio, mais tu me rappelles tellement mon Johnny ! Les mêmes yeux ! D'ailleurs, mon amie Margareth trouvait qu'il avait des yeux de chat. Ça me mettait chaque fois dans une colère ! Comparer mon Welsh Corgi à un...

Heureusement pour son matricule qu'elle a la décence d'en rester là !

Puis, lancée à fond dans son délire, ne me quittant plus des yeux :

— Julio, tu n'es pas un chien (en insistant

lourdement sur le mot « chien »)... un chien comme les autres...

Évidemment, je suis un chat, banane !

— Tu es un vrai bonheur ! Partout où tu passes, tu as le don de dispenser paix et harmonie. Et personne ne m'enlèvera de la tête que tu es la réincarnation de mon Johnny. Le chat Simon me fait beaucoup penser à toi, Julio. Toi qui, par ton dévouement, ta grande intelligence, ce sens inné du contact humain, a su ramener la paix dans notre immeuble et faire triompher la convivialité et l'amitié entre voisins !

Tu es notre chat-héros à nous. Dieu seul sait les exploits que tu aurais accomplis sous les drapeaux !

Maman Pilar, l'œil revolver :

— C'est ouun chat, ouun chat... mon chat porte-bonhor !

Voilà maintenant la proprio qui me traite de chien ! Non seulement elle m'appelle Johnny quand ça lui chante, mais en plus elle voudrait me faire croire que son clébard s'est réincarné en moi. Je chasse *illico presto* cette idée de ma tête. Et, queue en hérisson de ramoneur et vibrisses en pétard, je lui montre que je ne suis pas, mais pas du tout d'accord !

Elle préfère, sans doute par peur de représailles félines, détourner le regard. Et alors là, je sors le grand jeu. En lui donnant des petits coups de tête affectueux, sur le maigre de son mollet gauche, je lance un « Nion-Nion-Nion ! » des plus coloratures.

Puis je m'éloigne, la tête haute, avec la classe et la dignité du tabby que je suis, bien dans ses poils. En

me félicitant au passage de mes progrès en langage humain. Faut dire que j'y travaille assidûment, jour après jour.

Miss Crumble me suit des yeux, admirative :

— Belles vocalises ! Quelle clarté ! Agilité dans les ornements, maîtrise de souffle et quel joli timbre !...

Avec l'accent italien, elle lance, grandiloquente :

— ... à la Farinelli !

Comme quoi dans la vie, on ne peut pas tout avoir : des roubignoles et une jolie voix.

Puis, en revenant vers ma Gardienne d'amour :

— Je ne m'habituerai jamais, ma chère, à l'appeler Julio. Mais revenons à Simon... Ce chat a été, comme tout le monde ne le sait peut-être pas, un héros de guerre. Mais amoureuse inconditionnelle des mistigris comme vous l'êtes, Pilar, vous en avez sûrement déjà entendu parler ?

Maman Pilar fait ses yeux tout ronds d'étonnée.

La Colorature, alors, se reprend :

— Bon... à voir la tête que vous faites, j'ai bien peur que le chat Simon soit inconnu à votre bataillon.

En se versant la dernière goutte de thé :

— J'en viens donc à ce qui m'amène. J'ai décidé de créer un prix, une médaille à l'effigie de Julio. Destinée à récompenser un félidé méritant, qui se sera illustré en apportant sa positive attitude à la société dans laquelle il vit. Un chat-héros du quotidien, un chat de l'ombre qu'on mettra en lumière. Le premier médaillé sera bien sûr notre Julio, qui

a su, en médiateur-né, montrer à nos locataires le chemin du bien-vivre ensemble... Donc, les maîtres des chats concernés devront adresser une lettre à la Fondation, expliquant en détail l'acte méritant de leur animal. Chacun devra s'acquitter d'une cotisation, qui servira à aider les chats démunis, en nourriture, frais vétérinaires, maison d'accueil ou tout autre besoin. Après enquête, le jury votera en conscience, en présence d'un huissier de justice, pour décerner notre prix.

Puis, l'air de rien :

— J'aurai d'ailleurs besoin, Pilar, de votre accord écrit. Simple formalité paperassière pour le droit à l'image de Julio.

Je savais bien qu'il y avait anguille sous roche. Voilà ce qu'elle voulait demander à Maman Pilar : une autorisation écrite de sa main pour se couvrir – sait-on jamais ? – en cas de litige.

Fine, la mouche !